



# LE DROIT DE VIVRE

LE PLUS ANCIEN JOURNAL ANTIRACISTE DU MONDE

n° 653 / décembre 2014 / janvier 2015 / Prix de vente : 8 €

## LES 100 ANS DU GÉNOCIDE ARMÉNIEN



## LES NOUVEAUX ANTISÉMITES

## Le génocide dans le Journal d'un père et dans la mémoire de sa fille

Du Journal de déportation de son père qu'elle découvrait huit ans après sa mort, Janine Altounian, née en 1934 à Paris, cotraductrice de l'œuvre de Freud et essayiste<sup>(1)</sup>, a fait la pierre angulaire de son écriture.

### EXTRAITS

#### L'école, un refuge glacé

L'école a été tout à la fois un refuge, « à l'abri des souvenirs étouffants, des évocations furtives et esquivées de justesse qui hantaient la maison », et un espace glacé, « étranger à la misère des miens et de moi-même, un monde disjoint de moi ». « Une Arménienne à l'école » in « Les Temps modernes », 1977).

#### Les voyages en Turquie

« Je me suis rendue deux fois en Turquie, en novembre 2013 et mai dernier, pour des conférences. Il n'avait jamais été question de m'y rendre en touriste et j'attendais une raison institutionnelle. Cela a constitué un véritable choc : devant les maisons abandonnées, éventrées, des quartiers arméniens, j'ai vraiment vu ce qu'était l'effacement. »



1. Ss la dir. de J. Laplanche, aux PUF, elle travaille sur ce qui se transmet d'un traumatisme collectif aux descendants. Dernier ouvrage paru : « De la cure à l'écriture » (PUF 2012).

2. Reproduit en fac-similé dans « Mémoires du génocide arménien » (PUF 2009), traduit et commenté par Krikor Beledian, maître de conférences à l'Inalco.

A son départ en déportation avec ses parents et son frère cadet, Vahran a 14 ans à peine. Il en a 19, peut-être 20 tout au plus, quand il écrit son journal. C'est un cahier d'écolier de 34 pages, à l'écriture serrée, rédigé en turc mais transcrit en caractères arméniens. Récit des persécutions tout au long d'un périple de plus de 2 500 kilomètres, mais aussi compte rendu méticuleux du patrimoine familial, le journal de Varhan, comme oublié pendant des années, frappe par sa précision<sup>(2)</sup>. Un récit tout en retenue, sans notations affectives, où sont décrites les péripéties d'une survie de chaque instant. Son père meurt en route, enterré de justesse, sa mère doit abandonner les deux enfants à un Arabe nomade pour qu'ils puissent continuer à vivre.

« Un texte sauvage », selon les mots de Janine Altounian qui le découvre huit ans après la disparition de son père, et qu'elle va oser rendre lisible, d'abord pour elle-même, en le faisant traduire en 1978. « Il m'est revenu que ma mère avait mentionné son existence. Je me suis mise en quête d'un traducteur. » « Pour recueillir et transmettre ce qui reste d'une culture détruite, il faut la traduire, c'est-à-dire l'inscrire dans la vie hic et nunc dont nous bénéficions au pays d'accueil de nos parents... Les héritiers ne peuvent rien faire des récits en arménien. »

#### « CE CAHIER, ORPHELIN LUI AUSSI, ME DEMANDAIT DE M'OCCUPER DE LUI »

Un événement précis va, par la suite, la décider à publier le journal de son père : la prise d'otages effectuée, en septembre 1981, au consulat de Turquie, par un commando de l'Asala (l'Armée secrète arménienne de libération de l'Arménie, qui a commis des attentats dans les années 1970-80). « Je sentais que mon père aurait approuvé cet acte, écrira-t-elle. Sans ce scandale

politique dans la vie publique, les "Temps modernes" n'auraient sans doute pas accueilli ma proposition de le publier, mais plus encore, il m'aurait été impossible d'assumer la honte d'accomplir en mon propre nom cette démarche sans ce paravent protecteur. » Le journal du père, « Tout ce que j'ai enduré de 1915 à 1919 », paraît ainsi une pour la première fois en 1982, dans « Les Temps modernes ».

#### DE LA CURE À L'ÉCRITURE...

« J'avais entrepris une analyse en 1968, après mon divorce », raconte Janine Altounian, mère de trois enfants, qui deviendra cotraductrice de l'œuvre de Freud aux PUF à partir de 1970. « Par le pur hasard d'une rencontre avec un collègue, dit-elle, j'étais alors professeur d'allemand. Dans la famille où j'ai grandi, il n'y avait de place que pour le travail. La pensée, les affects, c'était à l'école. Mon père était tailleur, ma mère faisait les finitions. Elle-même avait 4 ans au moment du génocide. Ma grand-mère me parlait de la misère noire, celle de l'immigration. Il ne fallait surtout pas être pauvre. » En 1975, le livre pionnier de Jean-Marie Carzou, « Un génocide exemplaire », la bouleverse. « Il rompait un silence de soixante ans sur un génocide inconnu autour de moi. Je n'étais pas politisée, j'y ai découvert des choses qui m'ont fait comprendre ce que je vivais. »

Elle écrit alors son premier texte, « Comment peut-on être Arménien ? », et adresse une lettre à Simone de Beauvoir, encouragée par une historienne dont elle suit le séminaire, pour solliciter sa publication dans « Les Temps modernes ». « Elle l'accepte alors qu'elle ne me connaît pas du tout, que je ne suis pas universitaire, que je n'ai pas de mari dans les milieux intellectuels... », s'étonne-t-elle encore aujourd'hui.

Karen Benchtrit

#### Traduire pour hériter, écrire pour aimer

Le premier livre de Janine Altounian, paru en 1990, « Ouvrez-moi seulement les chemins de l'Arménie. Un génocide aux déserts de l'inconscient » (éd. Les Belles Lettres), n'a pas manqué d'être remarqué par les psychanalystes qui travaillent sur les traumatismes et les témoignages.

D'autres ont suivi. « Le journal de mon père ne m'a jamais quittée, le travail ne s'arrête jamais. »

En 2009, elle publiait en particulier « Mémoires du génocide arménien », réunissant le témoignage et la réflexion analytique sur la transmission traumatique, en incluant la reproduction en fac-similé du journal de son père et les contributions de plusieurs psychanalystes (prochainement publié en Turquie).

« Il faut traduire pour hériter, et écrire pour éprouver des affects non ressentis en leur temps, pour aimer cet héritage qui cesse alors d'être une humiliation pour devenir un trésor », explique Janine Altounian...